

VISITE GUIDÉE

Par Fabrice Midal, peintre, poète et philosophe

EXPOSITION SAINTE RUSSIE

**Icônes, peintures, objets liturgiques...
À travers 400 chefs-d'œuvre, le Louvre
dévoile près de 1 000 ans d'histoire
de la Russie, depuis sa christianisation,
au X^e siècle, jusqu'à Pierre le Grand.**

■ 2010 est l'année France-Russie. Plus de 350 événements en France et en Russie sont organisés, dont l'exposition *Sainte Russie. L'art russe, des origines à Pierre le Grand*, au Louvre, jusqu'au 24 mai. Pour la première fois, le musée parisien met en lumière le cheminement spirituel de cette grande nation et la splendeur de l'icône. Certaines pièces n'étaient jamais sorties de Russie, ou n'avaient même jamais été présentées au public. Elles proviennent de 24 établissements patrimoniaux de la Fédération de Russie, auxquels se sont joints quelques prêts emblématiques de collections européennes. L'exposition nous présente la vie de la Russie avant son occidentalisation par Pierre le Grand (1682-1725). Non celle, bien connue, des écrivains et musiciens russes du XIX^e siècle, mais celle des icônes d'Andreï Roublev, du destin héroïque d'Alexandre Nevski, du règne dramatique d'Ivan le Terrible et de la tragédie de Boris Godounov. Un monde si proche et si lointain. Visite en compagnie d'Olga Medvedkova, chercheuse au CNRS (Centre André-Chastel), auteure d'un magnifique *les Icônes en Russie* (Découvertes Gallimard). Un petit livre intelligent et subtil pour mieux comprendre et aimer le monde des icônes. L'introduction qui manquait... ●

L'art russe, des origines à Pierre le Grand

■ Jusqu'au 24 mai, musée du Louvre,
hall Napoléon, Paris I^{er}.
Tél. : 01 40 20 50 50. www.louvre.fr





Les saints Boris et Gleb

Novgorod, milieu du XIV^e siècle.
Peinture sur bois (162 x 104 cm).

■ L'un des chefs-d'œuvre de l'exposition est l'icône imposante de Boris et Gleb, les deux fils cadets de Vladimir de Kiev, premier empereur chrétien de Russie. Ce prince illustre se convertit au christianisme à la fin du X^e siècle après avoir épousé la princesse Anna Porphyrogénète, sœur des empereurs byzantins. Boris et Gleb furent les deux premiers martyrs, assassinés par leur frère aîné désireux de s'accaparer le trône. Les deux victimes innocentes acceptèrent la mort, attendant leurs bourreaux en priant, plutôt que de se livrer à une guerre fratricide. L'Église russe en a fait des saints.

Le regard d'Olga Medvedkova : « Cette icône témoigne de la transfiguration de tout homme en Dieu. Elle ne raconte pas un événement historique, elle est à même de nous montrer notre véritable visage. Dans la Russie orthodoxe, les miroirs sont considérés comme la propriété du diable. Pour se connaître, il faut se regarder non dans l'un d'eux, mais dans une icône qui est un miroir "re-figurant", permettant à l'homme de se voir dans sa vérité native, un être "à l'image de Dieu".

Les épées que tiennent les deux frères ne sont pas leurs armes, mais les instruments de leur mort qu'ils acceptent, au point de les prendre en main. Leur visage est à l'image de celui du Christ, qu'il reflète. Et les différences entre les deux visages tiennent à la barbe et à la moustache de l'un, et à la longueur des cheveux de l'autre – et non à des caractéristiques particulières. Ils témoignent ainsi de cette possible transfiguration qui marque tout homme qui s'abandonne dans le Christ. » ●

MUSÉE HISTORIQUE D'ÉTAT (GEM), MOSCOU

**Saint Georges
terrassant le dragon**
Russie centrale, seconde
moitié du XVI^e siècle.
Sculpture en bois
polychrome
(64,5x57,3 cm).



**Saint Georges
terrassant le dragon**
Novgorod, deuxième quart
du XV^e siècle. Peinture
sur bois (58,3x41,5 cm).

■ Georges est l'un des saints les plus honorés de toute la chrétienté. Né en Cappadoce (Turquie actuelle) de parents chrétiens, cet officier de l'armée romaine traverse un jour une ville terrorisée par un redoutable dragon qui dévore les animaux de la contrée et exige des habitants le tribut quotidien de deux jeunes gens tirés au sort. Georges arrive au moment où le sort tombe sur la fille du roi et va être victime du monstre.

Georges engage alors avec le dragon un combat qu'il gagne en s'en remettant au Christ. Ce thème iconographique prend naissance en Crète, au moment où les artistes byzantins s'y réfugient et travaillent pour les Vénitiens. Il devient l'un des signes de la rencontre entre l'Orient et l'Occident chrétiens.

Le regard d'Olga Medvedkova :
« Le combat de saint Georges contre le dragon symbolise celui

du Bien contre le Mal. Saint Georges a une auréole blanche, de pure lumière, dont semble provenir son cheval, devenu une sorte de figure spirituelle. Le dragon vient, lui, de la grotte toute noire. Cette icône diffère des représentations d'Occident, car il ne donne pas à voir le combat, mais la victoire. Le dragon n'est pas effrayant. La part du Mal est désormais limitée. Nous sommes dans le monde d'après la résurrection. » ●

Il y a des expositions qui peuvent toucher aux larmes. *Sainte Russie, l'art russe, des origines à Pierre le Grand* est de celles-ci. Vous risquez d'être bouleversé au plus profond de votre être. En France, il est rare de pouvoir contempler des icônes de tout premier ordre. Des œuvres pleines d'une présence spirituelle aussi vaste qu'émouvante.

L'héritage byzantin

Au Moyen Âge, les icônes byzantines arrivent en Russie et donnent naissance à un art nouveau qui, peu à peu, trouve son caractère propre, en grande partie par sa confrontation à l'art roman occidental. À la chute de l'Empire byzantin, en 1453, Moscou se pense désormais comme l'héritière de ce monde et s'autoproclame seconde Byzance et troisième Rome.

Un art redécouvert tardivement

Au cours des siècles, l'intérêt pour les icônes s'est affaibli. Les plus anciennes étaient repeintes régulièrement et l'élite occidentalisée, éprise d'Antiquité classique et de Renaissance italienne, les voyait comme des objets de culte populaire sans valeur artistique. Les vieux-croyants qui avaient, dans les années 1650-1670, refusé les changements théologiques instaurés par le patriarche Nikon ont joué un grand rôle dans la sauvegarde des icônes. Ils ont conservé celles qui avaient été peintes avant la réforme qui, seules, selon eux, restaient fidèles à l'esprit traditionnel. Finalement, c'est l'art moderne qui a conduit la Russie et le monde occidental à reconsidérer ces œuvres et à en reconnaître la beauté. Les artistes du début du XX^e siècle – et au premier chef Larionov, Gontcharova et Malevitch – se sont enthousiasmés pour ces peintures. Matisse, venu en

Russie en 1911, expliqua : *« Je connais l'art religieux de plusieurs pays, mais nulle part je n'ai vu une telle révélation du sentiment mystique, parfois même de l'effroi religieux. (...) Je n'ai vu nulle part une telle richesse, une telle pureté des couleurs, une telle spontanéité de la représentation. »* Sergueï Chtchoukine, principal collectionneur de Matisse et issu de la tradition des vieux-croyants, en témoigna en accrochant les icônes à côté des tableaux des artistes modernes, dont il possédait un fabuleux ensemble.

La signification des icônes

Ces œuvres représentent l'une des plus hautes et plus subtiles pensées de l'art. Une icône n'est pas une image comme nous en voyons partout, mais la présence même de Dieu. Elle est à la fois matérielle et immatérielle, comme le pain et le vin dans l'eucharistie sont pénétrés par l'énergie divine. En ce sens, l'icône peut transmettre cette dernière et chasser les démons, protéger et guérir. Elle n'est donc pas, d'abord, la création d'un homme, mais la manière de montrer le prototype. Ainsi, le visage humain, déformé par la confusion, se reflète dans l'icône comme dans un miroir miraculeux, qui rétablit sa « forme »

(*eikôn*) originelle. Il y eut des moments, dans l'histoire, où certains ont peint de nouveaux modèles d'icônes – au premier chef, Andreï Roublev dans sa célèbre *Trinité*, sujet jamais abordé sous cette forme à Byzance. De tels artistes sont comme des créateurs d'une œuvre personnelle mais aussi des « philosophes », des êtres à même de voir l'invisible. Du reste, la notion d'original n'existe pas et les copies d'une œuvre canonique étaient considérées comme égales.

L'iconostase

L'exposition du Louvre rend compte de l'invention russe de l'iconostase, ce mur formé de plusieurs rangs d'icônes dans les églises orthodoxes qui sépare le monde visible du monde invisible. Derrière l'iconostase se tient le clergé célébrant. En bas, de chaque côté des portes, se trouvent les grandes icônes. Un des registres supérieurs présente la Déisis, qui représente le Christ en majesté au moment du jugement dernier, entouré de la Vierge, des archanges, des apôtres Pierre et Paul et des saints. Un autre registre présente les Fêtes, rassemblant les 12 grandes fêtes de l'année chrétienne. Enfin, au sommet, se trouvent les prophètes et les patriarches. Cette organisation complexe d'icônes nous plonge dans un univers d'une intensité fulgurante. ●

Objets liturgiques pour l'eucharistie

Pièces faites d'or et d'argent, incrustées de pierres précieuses et semi-précieuses. Moscou, 1679.

